

DU OHABOLANA AU HAITENY

Etude de poétique comparée

(Thèse d'Etat soutenue, le 8 mai 1979,
devant l'Université de la Sorbonne Nouvelle – Paris III)

par

Bakoly DOMENICHINI-RAMIARAMANANA
Maître de recherches au C.N.R.S.

S'inscrivant à la fois dans notre quête personnelle d'identité et dans l'entreprise collective de « réhabilitation » du peuple malgache à travers celle de sa culture, *Du ohabolana au hainteny — Etude de poétique comparée* est, scientifiquement, une thèse qui, suscitée par le Professeur Etiemble au vu de résultats précédemment obtenus sous sa direction, se voudrait une contribution au projet collectif de constitution de la poétique comparée telle qu'il l'a définie, lui donnant notamment pour tâches immédiates d'examiner « les raisons politiques, religieuses ou langagières qui ont favorisé ou gêné tel genre littéraire dans tel pays ou dans telle langue ; les motifs qui, dans telle littérature, impose telles images privilégiées ; les formes et les structures qui définissent chacun des genres ; l'utilité ou non des genres, des tropes et des rimes » (1). Ainsi y avons-nous abordé l'étude et la description de la culture malgache par le biais de celles d'une partie de la littérature orale que l'on dit populaire, traditionnelle et d'existence immémoriale, et qui reste jusqu'ici la plus haute (valeur esthétique et morale) et la plus authentique (valeur documentaire) expression de cette culture (2), tout en étant, de ses productions langagières, celle dont l'éternelle modernité et la vocation

(1) Etiemble, « Littérature comparée », in : *Encyclopaedia Universalis*, Paris, 1968, vol. 10 (1971), pp. 10-13.

(2) Cf. Bakoly Domenichini-Ramiaramanana, « Malgache (Littérature) », in : *Encyclopaedia Universalis*, Paris, 1968, vol. 10 (1971), pp. 380-382; et « Lettre ouverte sur la littérature malgache », in : *Madagascar, la révolution tranquille*, numéro spécial d'*Aujourd'hui l'Afrique*, N° 11-12, Paris, 1978, pp. 66-71.

à l'universel doivent permettre de fertiles comparaisons. C'est au demeurant à la littérature orale, et particulièrement aux *ohabolana* et aux *hainteny*, que nous avons consacré la part la plus importante de nos recherches (3), après y avoir été initiée autrefois par notre éducation extra-scolaire (4), en marge de la culture française (5). Cela dit, comme *Du ohabolana au hainteny...*, malgré sa logique propre, prend sens par rapport à ces travaux, antérieurs ou parallèles, dont certains resteront encore un temps inaccessibles au plus grand nombre (6), sans doute convient-il de donner un bref aperçu de ces derniers dans cette perspective, en guise d'introduction. Nous partirons du premier travail effectué sous la direction du Professeur Etiemble : *Les proverbes malgaches (Essai de traduction et de classification) — Leur rôle dans les hainteny* (7).

★

Dès le projet initial, le choix des *ohabolana* qui nous étaient apparus de longue date comme les véritables clefs de la culture traditionnelle malgache, s'imposa d'autant plus facilement que ces textes, aussi largement communs que la langue à l'ensemble des peuples de l'île, semblaient vraiment aussi populaires que sérieux et quotidiens, qu'ils étaient réputés limpides et univoques, et que le genre en lui-même, relevant de la littérature proverbiale et rejoignant d'emblée l'universel, permettait l'approche comparatiste envisagée. Monsieur Etiemble nous suggéra de prolonger leur étude par celle de leur rôle dans ces *hainteny* que Jean Paulhan présenta, au début du siècle, au public intellectuel européen, à la fois comme

(3) Recherches dirigées au C.N.R.S. par feu le Professeur Deschamps et menées parallèlement, d'une part, dans le cadre du *Centre de Recherches sur les Relations Culturelles entre l'Asie, l'Afrique et l'Europe* de l'U.E.R. de Littérature Générale et Comparée de la Sorbonne Nouvelle — Paris III, jusqu'à la fermeture de ce centre avec le départ à la retraite du Prof. Etiemble, son directeur ; et d'autre part, depuis 1965, dans le cadre du *Centre de Documentation et de Recherches sur l'Asie du Sud-Est et le Monde Insulindien*, C.N.R.S./E.H.E.S.S., que dirige le Prof. Condominas.

(4) Cf. « Première expérience de la littérature orale merina », in : *Asie du Sud-Est et Monde Insulindien* (C.N.R.S./E.P.H.E., VIème Section), vol. V, N° 4, Paris, 1974, pp. 31-66.

(5) Celle-ci nous était inculquée, comme à nombre de ceux de notre génération, non seulement par l'école mais aussi — quoique dans une autre perspective et, par-là même, de façon moins systématique et plus équilibrée — par un milieu familial et social aussi profondément attaché à son héritage malgache et à sa transmission que largement ouvert à la modernité, qu'il pensait atteindre par la connaissance intime et critique du monde occidental.

(6) A la différence de la thèse elle-même, qui est actuellement en cours de publication.

(7) Mémoire de Diplôme d'Etudes Supérieures de Lettres Modernes, Institut de Littérature Comparée, Sorbonne, Paris, 1962, 299 p. dactylographiées.

des textes érotiques et obscurs relevant de la joute verbale et de la parole d'élite, qui supposent une science, et comme des textes rhétoriques recélant les clefs de toute poésie. Il s'agissait en somme de reprendre, où Paulhan l'avait apparemment laissée, la question des rapports entre *ohabolana* et *hainteny*, puisque, pour Paulhan — dont ce sont d'ailleurs *Les hain-teny merinas* (8) qui nous permirent de « découvrir », tardivement et en France, l'existence même du genre —, la science de la parole dans les *hainteny* était essentiellement un art d'argumenter en s'appuyant sur l'autorité incontestée des *ohabolana*.

Paulhan avait en effet observé, lors de joutes verbales à enjeu très variable qui ne se passaient que fictivement entre des amoureux, que la valeur reconnue à chaque *hainteny* était fonction de sa teneur en *ohabolana* cités à bon escient, ce qui revenait à dire que les *ohabolana* avaient dans les *hainteny* le même statut et la même fonction que ceux qu'ils avaient dans la parole quotidienne, qui nous étaient familiers et que Paulhan lui-même avait soigneusement décrits dans son « Expérience du proverbe » de 1925 (9). Les *hainteny*, que le peuple, au témoignage de Paulhan, appelait également *ohatra* et *ohabolana*, se distinguaient néanmoins de la parole quotidienne et par le fait d'être réservés à ces moments privilégiés que sont, après le coucher du soleil, les heures de loisir couronnant une journée bien remplie, et par leur caractère poétique qui se définissait autant par la profusion des fleurs de rhétorique (au nombre desquelles s'inscrivent les *ohabolana*) que par leur forme versifiée, les différents types de phrase proverbiale servant, selon l'auteur, de modèles de vers établis une fois pour toutes. Il y avait à nos yeux une contradiction entre cette dernière affirmation et le fait de reconnaître une place particulière aux *sarin'ohabolana* ou vers images-de-proverbes, auxquels Paulhan reconnaissait un statut intermédiaire entre les vers ordinaires et les vers proverbiaux ; mais quoique Paulhan ne l'ait jamais dit explicitement et que sa traduction de *ohabolana* par « proverbe » comme sa présentation habituelle des *ohabolana* hors du cadre des *hainteny* soient loin de se conformer à une telle conception, l'ensemble des faits qu'il avait établis permettait de conclure que les *ohabolana*, comme les *hainteny*, appartenaient au moins partiellement au domaine de la poésie. Nous avons exposé successivement dans *Les proverbes malgaches...*, puis dans un article paru dans le *Bulletin de l'Académie*

(8) Jean Paulhan, *Les hain-teny merinas, poésies populaires malgaches*, Paris, Geuthner, 1913, 461 p.

(9) In : *Commerce*, Paris, automne 1925, cahier V, pp. 23-85.

Malgache (10) et dans l'Avertissement introduisant à *Ohabolan'ny Ntaolo — Exemples et Proverbes des Anciens* (11), les résultats des premières approches qui nous ont notamment permis

— d'une part, d'étudier le *ohabolana* comme genre littéraire ayant une existence propre et les *ohabolana* du plus important des recueils classiques, non comme des textes morts n'ayant que des sens figurés et dont la formulation et l'interprétation seraient établies de toute éternité et pour l'éternité, mais comme des textes vivants ayant essentiellement un sens propre sans lequel ne peuvent se comprendre les sens figurés qui se sont développés au cours des temps à la faveur des changements sociaux et des circonstances historiques ; et

— d'autre part, ayant défini les principales caractéristiques du vers traditionnel malgache, de faire la distinction entre la part proverbiale et la part véritablement poétique des *ohabolana*, étant entendu que la forme versifiée n'est facteur de poésie que pour autant qu'elle est exploitée à des fins esthétiques ou expressives.

Essentiellement fondés sur les textes éclairés par des commentaires sémantiques inédits que l'on doit non seulement à de grands connaisseurs de la culture malgache mais aussi à quelques-uns des hommes qui l'ont marquée de leur empreinte, après avoir été formés en son sein (12), ces travaux nous ont permis de poser l'existence de *ohabolana* que les commentateurs malgaches les plus autorisés dénommaient *hainteny* et dont l'examen nous permet de dégager que le premier trait caractéristique de ce qu'on nomme ici *hainteny* était la polysémie : non la polysémie différée du *ohabolana* ordinaire qui est en quelque sorte fruit du hasard et des circonstances, mais la véritable polysémie qui, étant fruit de la « recherche » et du jeu sur les mots, introduit immédiatement le mouvement dans la beauté statique des *ohabolana*, et permet aux mots de faire des étincelles et des flammes au niveau des sons et des sens. Cela posé, nous avons pu faire apparaître, sous ce nouvel éclairage, que dans les HAINTENY (13) révélés ou relevés par Paulhan (pris

(10) « Ohabolan' ny Ntaolo, ou Exemples et Proverbes des Ancêtres », in : *Bulletin de l'Académie Malgache*, t. 49/2, 1971 (1972), pp. 5-10.

(11) Edition critique, traduction et classification des textes recueillis au XIX^{ème} siècle par Cousins et Parrett. Préface de M. Hubert Deschamps. Tananarive, *Mémoire de l'Académie Malgache*, XLIV, 1972, XXVII-654 p.

(12) Principalement : le pasteur Andriamifidy, ancien ministre des Affaires étrangères de la monarchie ; Rabefaniraka, ancien dignitaire de la cour ; et Rainijao, un érudit d'Ambohimanga.

(13) Il s'agit ici d'une graphie tout à fait circonstancielle qui tend à rendre compte de la différence entre le *hainteny*, procédé littéraire, et le HAINTENY, poème résultant largement de la mise en œuvre de ce procédé.

notamment dans le recueil de Dahle) (14), ce ne sont pas seulement les mots mais les *ohabolana* traités comme des mots qui sont ainsi mis en mouvement par l'art de l'allusion et de la citation brillante : le mouvement commençait souvent à l'intérieur même des *ohabolana* cités en tant que structure signifiante et animés de sens multiples par le jeu subtil des décalages, substitutions, croisements ou retournements générateurs de nouveautés surprenantes qui ne sont pas sans analogie avec les fruits du jeu surréaliste (15), mais d'un jeu auquel les diseurs malgaches (orateurs, conteurs, poètes, etc.) ainsi que leur public se trouvaient initiés, dès l'enfance, par le biais des devinettes et des comptines. Et comme on pouvait s'y attendre dans le cadre de la culture orale, le HAINTENY qui n'est donc à certains égards qu'une forme évoluée du *ohabolana*, donnait naissance en ses passages les plus réussis à des *ohabolana* promis à la citation. Il existait apparemment un itinéraire menant du *ohabolana* au *hainteny*. Et ce fut tout d'abord pour vérifier ce premier résultat qui avait donc retenu l'attention de Monsieur Etiemble, tandis que Paulhan déclarait que notre analyse lui paraissait « curieuse et juste », que nous avons entrepris *Du ohabolana au hainteny...* : vérification d'autant plus indispensable que nos observations remettaient d'autre part fortement en question l'opinion reçue concernant le contenu des *ohabolana* et des *hainteny*. Car alors que l'on recevait les *ohabolana* comme des textes relevant de la sagesse des nations, nous nous trouvions en avoir découvert qui relevaient de la littérature enfantine tandis que d'autres étaient au contraire pornographiques ou scatologiques ; et alors que l'on parlait constamment de la folie érotique des *hainteny*, beaucoup nous étaient apparus comme de très belles leçons de morale ou de civisme.

De fait, si l'on veut bien admettre que la convergence, dans une large mesure, peut valoir preuve, encore que différentes entre elles et partielles, ce sont bien des vérifications que nous avons trouvées, — d'une part, presque sitôt notre travail achevé, dans certaines pages désormais classiques des *Takelaka notsongaina* de Siméon Rajaona (16), arrivées à Paris dans des bagages d'étudiants, et — d'autre part, quatre ans après *Les proverbes malgaches...*, quand Paul Ottino publia « Un procédé littéraire malayo-polynésien. De

(14) Lars Dahle, *Specimens of Malagasy folklore*, Antananarivo, Kingdon, 1877, 457 p.

(15) Cf., par exemple, André Breton et Paul Eluard, *L'Immaculée Conception*, Paris, J. Corti, 1930.

(16) Siméon Rajaona, *Takelaka Notsongaina I. Tononkalo*, Tananarive, Imprimerie Nationale, 1961, 201 p.

l'ambiguïté à la plurisignification» (17) qui, par le biais du rapprochement entre *hainteny* ou *filan'ampela* malgaches et *fa'atara* polynésiens, aboutit indépendamment à des conclusions analogues aux nôtres en ce qui concernait

- la polysémie des *hainteny*,
- l'analogie entre cette poésie et la poésie française du XXème siècle, et
- les rapports entre l'état de la langue et le développement des procédés mis en œuvre pour atteindre à la polysémie.

Mais, déjà, l'examen des écrits prenant en compte ceux qui étaient antérieurs à 1871, date de publication du premier recueil de *ohabolana*, et les résultats de l'enquête de terrain avaient commencé de nous sortir de la vision pour ainsi dire statique et photographique — autant dire : figée — que nous avons pu avoir jusque-là des *ohabolana* et des *hainteny*, nous faisant passer, grâce à la succession des instantanés, à la nette perception de la durée et de la profondeur historique, révélatrices d'un mouvement touchant non plus tel ou tel texte particulier mais les genres littéraires eux-mêmes, et la façon dont ils furent perçus aux différentes époques. Cela étant, sans prétendre avoir épuisé le sujet, *Du ohabolana au hainteny — Etude de poétique comparée* tend à établir qu'il convient — avant tout retour à des catégories universelles — de replacer les *ohabolana* et les *hainteny* dans une juste perspective, et que leur compréhension exige le passage par une lecture au sein de la culture malgache et par une explication en fonction des catégories qui les ordonnent et des conceptions qui les sous-tendent. Et cela, qui nous a été somme toute imposé dès le départ par un premier examen des textes et des faits, par l'étude des conditions des premières collectes au XIXème siècle et celle des conceptions qui avaient alors été exprimées, nous a conduite, d'une part, à approfondir certaines de ces conceptions, et d'autre part, en partant du témoignage des traditionnistes d'hier et d'aujourd'hui, à développer de nouvelles interprétations des textes traditionnels donnant *ohabolana* et *hainteny* en situation comme à rechercher, à travers ce qui reste implicite dans les traditions et par la reconstruction des institutions anciennes — dont le langage, sur le mode du *hainteny*, conserve le souvenir —, le cadre où se trouvèrent « originellement » définis les rapports entre *ohabolana* et *hainteny*.

★

Il est admis que *ohabolana* et *hainteny* sont des genres littéraires distincts, et la solution adoptée dans le passé par les malgachisants

(17) In : *L'Homme, revue française d'anthropologie*, vol. VI, 1966.

fut de toujours traduire le mot *ohabolana* mais diversement (couramment par proverbe, mais aussi par adage, dicton, sentence, maxime...) et à quelques exceptions près, en particulier celle des dictionnaires bilingues qui proposent également le mot proverbe pour *hainteny*, de ne pas traduire ce dernier. Ainsi, étudiant le mot proverbe, avons-nous défini les obstacles qui s'opposent a priori à toute traduction. C'est qu'il existe en effet en français, autour du mot proverbe, une constellation de synonymes que les dictionnaires consultés par le grand public cultivé — et que nous considérons comme un corpus représentatif des diverses tendances contemporaines dominantes : Littré, Robert, *Grand Larousse Encyclopédique du XXème siècle*, *Dictionnaire des synonymes* de Bailly, *Dictionnaire des proverbes, sentences et maximes* de Maloux — ne parviennent réellement ni à définir ni à distinguer faute probablement de méthode, mais aussi sûrement parce qu'ils expriment l'état social actuel de la France, l'histoire de la formation de cet état social et l'attitude de la majorité des intellectuels de cette société face à l'ensemble des textes littéraires désignés par cette série de synonymes ; en d'autres mots, ils expriment l'histoire d'une société de classe animée par un goût assez largement répandu pour la littérature gnomique, mais dans laquelle le public cultivé tient, à chaque époque, à se différencier du commun et du vulgaire. Il n'existe donc pas de mot français permettant de définir simplement les *ohabolana* et les *hainteny* en traduisant leurs noms ; et l'on échoue à donner au public francophone une idée juste de ce que sont les *ohabolana* et les *hainteny* en faisant un choix arbitraire entre les synonymes français, qui sont tous très fortement connotés. Conserver les dénominations malgaches est un choix qui s'impose.

La re-lecture des textes dénommés *ohabolana* et des textes dénommés *hainteny* nous confirme dans notre choix. Ainsi, dans les textes de *ohabolana* classiques, et ne serait-ce que pour le seul pays merina, nous trouvons des textes qui peuvent correspondre à chacun des mots français de la constellation du mot proverbe : l'on y trouve des devises, des apophtegmes dont on connaît les auteurs, des adages du droit coutumier, des proverbes, des sentences, des maximes, etc. Mais il est plus d'un texte dont on ne voit vraiment pas comment les nommer en français.

Ainsi également, tous les *hainteny* ne sont pas de ces textes érotiques dont on parle depuis que le Père Webber les a ainsi définis, ni ne vont tous par deux comme dans un dialogue, ni ne sont seulement ces courts poèmes composés de deux distiques comme les *pantun* javanais. Et à la différence de ce que Paulhan avait cru remarquer, seuls certains d'entre eux comportent des *ohabolana*.

Les textes montrent donc que les diverses définitions généralistes qu'ont données de ces textes les malgachisants du passé, sont



contredites par la réalité des faits qu'ils sont censés avoir décrits. Et la façon dont la culture malgache officielle a réparti ces textes littéraires entre *ohabolana* et *hainteny* ne correspond à aucun découpage similaire dans le cadre de la littérature française. L'on peut même en venir à se demander s'il y a entre ces deux genres de textes un quelconque rapport. Il faut, pour pouvoir répondre à cette question, se pencher sur l'histoire de la connaissance de ces textes, de leur collecte et de leur transmission jusqu'à nous.

Dans cette histoire, pour les *ohabolana*, on peut définir deux périodes de part et d'autre de la date de 1871 qui apparaît comme une date inaugurale, alors qu'en fait il s'agit d'une date charnière, à la fois point de départ et d'aboutissement de modes d'approche différents des faits littéraires. Cette première leçon d'histoire montre comment s'est instaurée et sur quoi se fonde l'actuelle distinction entre *ohabolana* et *hainteny*.

C'est aux missionnaires européens du XIX^{ème} siècle qui les faisaient collecter par leurs amis ou leurs ouailles malgaches, que l'on doit la majeure partie des textes de *ohabolana*. Avant le recueil des *Malagasy proverbs* (1871) de Cousins et Parrett, des *ohabolana* avaient été recueillis, et certains publiés. Reconnus comme *ohabolana*, assimilés aux *proverbs* ou simplement notés, ces textes avaient notamment retenu l'attention des missionnaires britanniques de la première génération (celle d'avant 1836) soit comme exemples illustrant les règles grammaticales dans les descriptions de la langue, soit comme des objets d'étude (figures de rhétorique, succédanés de textes littéraires) dont il convenait de dégager les caractères dans les mêmes descriptions.

Outre l'aspect linguistique et grammatical utile à la maîtrise de la langue, les missionnaires de la seconde génération, vingt-cinq ans plus tard, y virent des arguments d'autorité et des modèles de belles phrases à mettre au service de l'évangélisation. Ce fut le but de la publication des 1.477 textes des *Malagasy proverbs*, un but qui fut en partie atteint comme on peut le voir dans les *Haingon-teny*, ces imitations de proverbes dont Clemes publia plusieurs exemples en 1877 (18). A l'exception de la tentative avortée de Houlder (19)

(18) In : *Isan-kerintaona*, Antananarivo, F.F.M.A., 1877, pp. 170-182.

(19) J.A. Houlder, « Madagascar and its proverbs », in : *Antananarivo Annual*, 1881, pp. 58-75.

— « Proverbial illustrations of Malagasy life and character », in : *Antananarivo Annual*, 1884, pp. 86-99.

— « Ohabolana, or wit and wisdom of the Hova of Madagascar », in : *Antananarivo Annual*, 1894, pp. 188-204 ; 1895, pp. 281-291 ; 1896, pp. 436-445 ; 1898, pp. 175-184 ; 1899, pp. 277-287 ; 1900, pp. 437-450.

— lequel dut renoncer à étudier la culture malgache telle que l'ex-primaient les *ohabolana* —, cette utilité et cette utilisation du *ohabolana* allaient commander les publications ultérieures. D'un recueil à l'autre, les éditeurs ont non seulement augmenté le nombre des textes imprimés en améliorant l'orthographe et le style, mais également censuré et falsifié — par infléchissement des textes ou par suppression partielle ou totale (20) — ceux des textes qui exprimaient des conceptions morales ou religieuses anciennes incompatibles avec, ou condamnées par, le christianisme puritain, évolué et civilisateur du XIX^{ème} siècle européen. Ils firent enfin œuvre de critiques littéraires sans étude préalable de l'ensemble de la littérature malgache et s'efforcèrent d'éliminer de leurs recueils — mais sans réellement y parvenir — ceux des textes qui, leur ayant été donnés comme *ohabolana*, ne correspondaient pas à la définition courante du *proverb* ou du *proverbial saying*, et ce probablement à la faveur de la publication, en 1877, des *Specimens...* de Lars Dahle (21) qui contiennent un ensemble de *hainteny* assez représentatif du genre malgré la censure missionnaire.

L'histoire de la connaissance des *hainteny* nous montre que le nom même de *hainteny* n'a survécu que grâce à l'intervention de l'écrit, et ne s'étend aujourd'hui qu'à la faveur du regain d'intérêt pour le genre qui fut ainsi dénommé. En effet, si l'ancienneté de l'existence du genre littéraire ayant porté ce nom est attestée aussi bien par les dictionnaires que par les textes recueillis et éventuellement présentés comme *hainteny*, soit dans les ouvrages européens (Baker, 1832 (22) ; Freeman, 1838 (23) ; Dahle, 1877), soit dans les manuscrits malgaches (ainsi la collecte qu'ont effectuée vers 1835 les secrétaires de Ranavalona I, et dont nous avons édité le manuscrit en 1969 sous le titre de *Hainteny d'autrefois...* (24), ou

— *Ohabolana or Malagasy proverbs illustrating the wit and wisdom of the Hova of Madagascar with translations into french by Monsieur Henri Noyer, Antananarivo, Press of the F.F.M.A., 1915, 146-VIII p. et 1916, 150 p.*

(20) L'exemple le plus frappant en est la mise au pilon du recueil intitulé *Ohabolana*, imprimé entre 1871 et 1885, dont nous avons découvert un exemplaire — probablement le seul réchappé de la destruction, puisque aucune bibliographie ne cite l'ouvrage — dans la bibliothèque de la L.M.S.

(21) Cf. plus haut.

(22) « On the poetry of Madagascar », in : *Journal of the Bengal Asiatic Society*, Calcutta, 1832, pp. 86-96. Reproduit dans *Antananarivo Annual*, 1886, pp. 167-177.

(23) « General observations on the Malagasy language. Outline of grammar, and illustrations », in : Rev. William Ellis, *History of Madagascar*, 1838, t. I, pp. 491-517.

(24) *Hainteny d'autrefois*, poèmes traditionnels malgaches recueillis au début du règne de Ranavalona I (1828-1861), *Haintenin' ny fahiny*, voangona tamin'

encore telle collecte inédite conservée dans le *Manuscrit sur Ambohimanga*), l'on constate des différences d'appréciation chez les malgachisants et de dénomination chez les Malgaches, dès le XIX^{ème} siècle.

Avant la publication du recueil de Dahle, les malgachisants hésitent, malgré l'excellente traduction du mot *hainteny* par Freeman, entre la prose poétique (Baker, 1832), la littérature proverbiale (Freeman, 1838 ; Webber, 1835 (25)) et la simple figure de style (Griffiths, 1854 (26)). Quant à Dahle, dont l'œuvre marque une étape importante dans l'histoire de cette connaissance avec, d'une part, son importante collecte de *hainteny* et de *hainteny fohifohy sahalahala amy ny ohabolana* (lesquels se distinguent des autres *hainteny* par leur brièveté et semblent avoir eu le même statut que les *ohabolana*) et, d'autre part, un essai sur l'ensemble de la littérature orale merina (27) dont nous donnons dans *Du ohabolana au hainteny...* les premiers extraits traduits du norvégien, Dahle, qui a traduit *hainteny* par *adage* en anglais, tout en relevant l'analogie formelle des textes avec la poésie hébraïque et ses propositions parallèles, n'a pu préciser ses conceptions sur les deux genres qui nous occupent que dans cet essai dont la diffusion parmi les malgachisants a été limitée par le peu d'audience du norvégien. Les *ohabolana* seraient bien des proverbes (*ordsprog*), alors que le *hainteny*, genre poétique d'un peuple primitif, se situerait entre l'*ordsprog* populaire et le *stev* aristocratique qui, comme le *hainteny* à Madagascar, est poème de joute oratoire lié aux chants alternés en Scandinavie. Et Dahle d'ajouter que seul quelque vieil aristocrate pourrait éclairer l'obscurité des *hainteny*.

Quant aux Malgaches, si leurs manuscrits les plus anciens parlent effectivement de *hainteny*, vers la fin du XIX^{ème} siècle et le début du XX^{ème} siècle, ils les dénomment parfois encore *hainteny* (Rainandriamampandry, 1896 (28) ; Rajaonah Tselatra, c. 1910 (29)) mais le plus souvent *ohabolana* (le même Rajaonah, Rainitovo (30)).

ny voalohandohan' ny nanjakan-dRanavalona I, Préface de S.E. le Dr A. Rakoto-Ratsimamanga. Tananarive, Librairie Mixte, 1969, LXIV-331 p.

(25) « Proverbes malgaches, Ohabolana », in : *Dictionnaire malgache-français* rédigé par les missionnaires catholiques de Madagascar, et adapté aux dialectes de toutes les provinces. Ile Bourbon, Notre-Dame de la Ressource, 1853.

(26) *A grammar of the Malagasy language in the Ankova dialect*, Woodbridge, Edward Pite ed., 1854, XII-224 p.

(27) in : *Madagascar og detz Beboere*, Christiania, Jac. Dybwads Forlag, 2 vol., 1876-1877, VIII-237 p. et VII-397 p.

(28) *Tantara sy fomban-drazana*, Antananarivo, 1896, 132 p.

(29) in : *Vaovao frantsay-malagasy*, 1910-1912.

(30) « Ankaratra », in : *Vaovao frantsay-malagasy*, 1914, N° 898.

Paulhan, qui fit néanmoins une certaine erreur d'appréciation, avait déjà noté le fait au cours de son séjour (1907-1910) et nos enquêtes orales auprès de ceux qui les disent encore et, pour certains, les vivent, l'ont confirmé pour la période actuelle.

Cette confusion qui ne touche que les textes que l'on appelle classiquement *hainteny* mais ne touche pas vraiment (31) ceux qu'on appelle dans les mêmes conditions *ohabolana*, posait la question de la compréhension même des textes et de leur évolution, comme celle des véritables rapports entre *ohabolana* et *hainteny* dans le cadre de la culture traditionnelle.

Le *hainteny*, poésie traditionnelle utilisée pour des joutes verbales qui prennent souvent la forme d'un colloque sentimental, a donc une réputation d'obscurité. Quelques exemples montrent que les *hainteny* ne peuvent être vraiment compris que de ceux, plutôt rares de nos jours, qui d'abord ont une très bonne connaissance de l'ancienne culture malgache et de son évolution historique : on ne peut dès lors se fier totalement aux résultats des seules enquêtes de terrain faites aujourd'hui auprès du grand public malgache, ni même de celles faites auprès de ceux qui connaissent assez bien le passé — car ils peuvent avoir diverses raisons de se taire —, ni non plus de celles faites auprès de ceux qui encore aujourd'hui produisent des *hainteny*, car y font obstacle à la fois l'état de la société malgache, hérité du XIX^{ème} siècle christianisé et du XX^{ème} siècle colonisé, et les fonctions du *hainteny* comme symbole et signe d'existence et de dignité d'une littérature authentiquement malgache (Randriamorasata, 1960 (32) ; Randriamarozaka, 1974 (33)) dans un tel cadre. De plus, les *hainteny* ne peuvent être totalement compris que de ceux qui ont également connaissance de la façon dont ses véritables usagers vivent la langue et en exploitent les caractères expressifs. Il en résulte que comprendre un *hainteny*, c'est d'abord comprendre le caractère indissociable de la forme et du fond et que, entre l'incompréhension totale qui amène à parler de fantaisie verbale — et d'autant plus facilement qu'elle est effectivement fréquente dans la littérature orale malgache —, et la compréhension parfaite, que nul

(31) En effet, ne relèvent à notre sens de cette confusion ni le fait, dans les commentaires d'Andriamifidy, Rabefaniraka et Rainijao, de dénommer « *hainteny* » quelques *ohabolana* présentant les traits jugés distinctifs du *hainteny*, ni le fait de dénommer tous les *ohabolana* « *poezia* » à la manière de M. Razafimandimby, l'un de nos informateurs, pour qui les *hainteny*, quant à eux, se nommeraient « *sarimonina* ».

(32) — *Hain-teny*, [Tanananarive], Imp. Volamahitsy, 1960, 38 p.

— *Madagasikara Mahaleotena*, Tanananarive, Imp. Volamahitsy, 1960, 30 p.

(33) « Haisoratra sy Firenena » (Littérature et Nation), in : *Bulletin de Madagascar*, 1974, N° 326, pp. 121-137, et N° 327, pp. 241-250.

n'est assuré d'atteindre, il y a place pour différents niveaux de compréhension. Outre l'illustration de la difficulté de dater les textes d'après leur contenu, bien que l'on puisse établir que ces textes gardent enfoui le souvenir de faits sociaux disparus et qu'ont oblitéré par la suite des interprétations nouvelles, c'est cette existence de plusieurs niveaux de compréhension que nous avons voulu démontrer par l'analyse de *Dingadingana namoa*, qui exigea notamment la restitution de l'antique sororat. Et il ne faut évidemment pas oublier que certains *hainteny* jouant sur le découpage des mots, les sonorités et les images, exigent d'emblée plusieurs niveaux de lecture : ainsi avons-nous dans *Kidon-tseva e...*, d'une part, une lecture anodine et poétique, et d'autre part, une lecture érotique et réaliste.

Les différents faits établis jusqu'ici (34) montrent qu'il convenait de reprendre l'étude de ces textes à la lumière des témoignages de la tradition orale vivante qui, le plus souvent, complètent les traditions recueillies antérieurement et dont participent d'ailleurs les *ohabolana* et les *hainteny*. Le commerce des traditionnistes nous a permis

— de restituer le *hainteny* dans ses différents cadres traditionnels pour la période protohistorique et historique (combats de taureaux, ordalies, joutes oratoires, *kabary*),

— de découvrir qu'il existait dans ces cadres et en relation avec l'exercice des différents types de pouvoir une hiérarchie des paroles : alors que le *kabary*, synonyme de *zaka*, est réservé au souverain ou *andriamanjaka*, le *teny* (parole et droit de réponse) appartient aux princes ou *andriana manoa*, et le *hainteny*, dont l'idéal de brièveté est également l'une des raisons de son caractère polysémique, est à la fois la parole oraculaire du *masimbava* (*andriana* cantonné dans les fonctions du rituel) et, dans le domaine du politique, soit parole de louange et de consécration du souverain. soit parole de rébellion ;

— et, dans la même logique, que seul le *hainteny* immédiatement éclairé et explicite peut être utilisé quand on s'adresse au souverain, mais que ce *hainteny* prend alors le nom de *ohabolana*, dénomination qui ne pourrait que surprendre dans la mesure où, à la différence des textes qu'on appelle classiquement *ohabolana*, ceux-là sont des textes longs et prosaïques, mais qui se comprend mieux si l'on songe à la fonction d'éclaireur du *hainteny* qui est celle du *ohabolana*.

(34) Cf. également B. Domenichini-Ramiaramanana, « Les traductions poétiques des *hainteny* », in : *Colloque sur la Traduction Poétique* (La Sorbonne Nouvelle, décembre 1972), Etienne éd., Paris, Gallimard, 1978, pp. 103-150.

Pour comprendre le statut de chaque type de parole sous la monarchie, il faut à la fois déborder le cadre de la mouvance merina en recourant normalement aux témoignages d'autres régions — démarche que légitime l'unité de la culture malgache — et déborder la tradition explicite pour adopter une autre forme de lecture, qui suit la logique même de la tradition dans une culture orale et relève, chez les ritualistes et les *ombiasy*, gardiens et interprètes privilégiés de cette tradition, d'une véritable science du langage. De même que pour percevoir l'existence de la hiérarchie des paroles sous la monarchie historique, il a fallu recourir à un mode traditionnel de lecture de la tradition, de même faut-il accepter de recourir à cette démarche pourtant bien étrangère à la science historique, si l'on veut se faire une idée de l'ancien état de la société dont la connaissance est indispensable à la compréhension de l'origine de cette hiérarchie et des anciennes fonctions du *ohabolana* et du *hainteny*. D'ailleurs, seule une telle archéologie du langage — qui, somme toute, ne diffère de celle que nous pratiquons en 1962 dans *Les proverbes malgaches...* que par son caractère plus systématique et la manifestation de ses relations avec la magie — peut nous permettre actuellement de remonter jusqu'au passé le plus lointain et le plus légendaire, et de poser les bases d'une nouvelle conception — celle que l'on peut tirer de la tradition — de l'histoire de la culture et des sociétés malgaches. Nous avons essayé de montrer ici comment cette démarche, appliquée notamment à l'analyse du lexique et de ceux des textes formalisés des Hautes-Terres anciennement *antandro* qui procèdent du même esprit que les *hainteny*, permet à la fois — et dans un va-et-vient permanent de la forme au fond et du fond à la forme — de faire apparaître leur caractère de textes magiques liés aux rituels les plus anciens et d'en expliciter le contenu de manière à pouvoir restituer ces mêmes rituels (ordalies, rites agraires et rites d'initiation dont procèdent manifestement les cérémonies de consécration de souverain jusques et y compris dans le cadre du *Fandroana*) dont l'esprit du *hainteny* — comme le donne à entendre le fait que normalement celui-ci est parole de *masimbava* — devait inspirer le déroulement ; et ce, de façon à pouvoir y définir les fonctions et les statuts respectifs des textes étudiés : le *ohabolana*, parole consacrée mais soumise et respectueuse des normes et règles sociales ; le *hainteny*, parole souveraine et sauvagement dangereuse en raison de sa toute-puissance enracinée dans le sacré.

Outre leur intérêt, quand ils sont pris en eux-mêmes, ces derniers résultats, ne serait-ce que par les moyens accessoires mis en œuvre pour les acquérir et qui ont, par exemple, fait apparaître l'importance de l'aide fournie par une discipline aussi classique que l'ethnomusicologie — quelque peu négligée par l'ensemble des malgachi-

sants, malgré la qualité de ses apports (35) —, ont l'avantage d'ouvrir diverses perspectives, et jusqu'à celle de pouvoir peut-être même éclairer un jour certains aspects de l'histoire du peuplement de Madagascar, dont on attend à juste titre la dernière et la première clef de la culture qui s'est élaborée dans l'île. Ce n'est évidemment pas chose faite ; loin — très loin — de là. Car, de même que nous y avons à peine abordé le problème de généraliste du style oral, pour la résolution duquel Marcel Jousse, suivant la suggestion de Pierre Janet, crut pouvoir notamment s'appuyer sur la connaissance des *hainteny* (Marcel Jousse, 1925 et 1931 (36)), et pour ainsi dire laissé de côté les premiers problèmes de comparatiste abordés dans *Les proverbes malgaches...*, en relation avec l'influence de Jean Paulhan sur la littérature française dont on l'a dit le « pape » ou « l'éminence grise » pendant plus d'un tiers de siècle, de même avons-nous à peine esquissé, dans *Du ohabolana au hainteny...*, l'autre volet de l'étude comparative, centré sur le fait qu'il s'agit de genres littéraires relevant, comme notre langue elle-même, d'une aire culturelle débordant très largement les frontières malgaches. Mais c'est désormais, nous semble-t-il, une chose un peu moins illusoire, même — et surtout — pour qui ne voudrait pas se mettre en porte-à-faux par rapport à la logique de l'ensemble des études malgaches. Car les résultats que nous pensons avoir acquis dans cette dernière partie de notre thèse permettent d'envisager d'aborder, sur des bases mieux assurées et mieux intégrées, l'examen de l'origine ultramarine, et notamment asiatique, de ces genres littéraires, dont les plus vieux ancêtres connus, en ce qu'ils ont de plus spécifique, furent repérés par Marcel Granet dans le *Che King*, dès 1919 (37), et dont les équivalents, s'ils peuvent se rencontrer aujourd'hui dans le monde austronésien déjà familier aux études malgaches et de mieux en mieux connu (38), se rencontraient, paradoxalement plus

(35) La participation aux diverses manifestations consacrées à *La musique dans la tradition malgache* — exposition d'instruments au Musée de l'Université, démonstration, récital, édition d'un numéro spécial d'*Ambario* (vol. II, N° 1 et 2, Antananarivo, sept. 1980), dans le cadre du *Colloque de Littérature Malgache* de l'Académie (25 sept. - 2 oct. 1980), nous a d'ailleurs confirmé l'importance de ces apports.

(36) « Etudes de psychologie linguistique — le style oral rythmique et mnémotechnique chez les verbo-moteurs », in : *Archives de philosophie*, vol. II, cahier IV, 1925 (1924) ; et « Les lois psycho-physiologiques du style oral vivant et leur utilisation philologique », Communication au XV^{ème} Congrès International d'Anthropologie, Paris, Faculté de Médecine, 20-27 sept. 1931.

(37) *Fêtes et chansons anciennes de la Chine*, Paris, Leroux, 1919, 303 p.

(38) Nous devons d'ailleurs dire que l'état de nos propres connaissances, au moment de la rédaction de notre thèse, nous avait fait commettre une erreur d'appréciation concernant le domaine insulaire de ce monde austronésien, dont nous ignorions alors la littérature orale.

proches, dans l'Asie du Sud-Est continentale (Nguyen-Van-Huyen, 1934 (39)). Et de tels résultats, disions-nous, tiennent largement à la démarche suivie : non seulement celle adoptée dans cette dernière partie, mais l'ensemble même de la démarche suivie tout au long de l'ouvrage et dont celle-ci ne constitue qu'une étape particulière.

★

De vrai, il s'agit là d'une démarche dont on peut dire qu'elle est tout d'abord liée à l'état d'avancement des études malgaches, lequel nous invitait, nous semblait-il, à faire appel, non seulement aux modes d'éclairage habituels aux études littéraires, mais également aux lumières de la linguistique, de l'histoire et d'autres sciences de l'homme, afin de pouvoir situer nos deux genres littéraires dans le cadre authentique de la culture malgache telle qu'on peut encore l'appréhender aujourd'hui, si l'on admet

— d'une part, de ne pas s'en tenir aux démarches propres à une seule discipline, comme on peut le faire sans trop de dommage, quand on étudie les genres littéraires dans le cadre d'une culture essentiellement portée par l'écriture et les multiples études en toutes sortes de disciplines qui lui furent consacrées depuis de longs siècles ; et

— d'autre part, d'interroger aussi la « tradition orale » autrement qu'on ne le fait des documents écrits, et donc en lui appliquant de plus des grilles de lecture conformes à sa nature particulière, même si cela doit conduire les linguistes à reconnaître l'existence de cette science traditionnelle du langage qui semble n'être que manipulation, et les cartésiens à suivre les démarches propres aux magiciens et ritualistes.

S'agissant du premier point, l'on pourrait certes estimer préférable que ce soient plusieurs personnes qui, s'intéressant au sujet, prennent en charge, chacune en ce qui la concerne, la mise en œuvre des diverses méthodes d'approche. Mais il nous a paru très important d'apporter en même temps que des résultats bien établis, la preuve de l'intérêt — pour ainsi dire contesté sitôt qu'entrevu — de l'approche pluridisciplinaire, quand la priorité est donnée à l'objet même de la recherche.

Quant au second point, il nous a paru nécessaire d'apporter la preuve

(39) *Les chants alternés des filles et des garçons en Annam*, Paris, Geuthner, 1934, 224 p.

— et du fait qu'il était effectivement indispensable, avant de s'élever vers les sommets de la littérature générale et comparée, de s'enfoncer dans les profondeurs des littératures particulières pour en examiner jusqu'aux racines ;

— et du fait que « l'absence d'extériorité » par rapport à une culture n'est pas absolument, comme on se plaît un peu trop à l'imaginer et le dire, la porte ouverte à toutes les errances ou erreurs liées à la « subjectivité », mais au contraire un sérieux avantage, dès lors qu'il s'agit d'analyser les produits et les conditions de production propres à cette culture.

De plus, cette démarche liée à l'état d'avancement des études malgaches s'autorise simultanément de la définition du comparatisme comme « discipline diagonale » : « (...) dans notre époque de spécialisation abrutissante, écrit encore Etiemble dans l'article « Littérature Comparée » que nous citons au début de cette présentation, il se pourrait que le comparatiste, spécialiste du général, fût l'un des derniers tenants et mainteneurs de ce qu'on appelait jadis sans mépris la *culture*. Roger Caillois plaide volontiers pour les « sciences diagonales », celles qui permettraient à l'homme de relier les domaines d'un savoir de plus en plus parcellaire. Le comparatisme sera l'une de ces disciplines diagonales : il recoupe à peu près tout ». Une telle ambition ne va d'ailleurs pas sans sa part de modestie obligée : « Autant dire, ajoute l'auteur, qu'on ne naît pas comparatiste (...). Il faudra patiemment attendre la vieillesse pour produire les meilleurs fruits ». En attendant, cette démarche que nous nous sommes efforcée de suivre, en essayant de montrer qu'elle n'était pas tant le fruit d'un parti pris que la démarche qui véritablement s'imposait, nous a bien permis de confirmer que, par-delà les différences qui se manifestent d'emblée par l'opposition entre le caractère d'évidence des vérités exprimées par la majorité des *ohabolana* dans une langue de description et de sentence particulièrement transparente, et de ce fait accessible à tous, et l'hermétisme des déclarations exprimées par la majorité des *hainteny* dans une langue culturellement codée, truffée d'allusions et de fulgurances poétiques et quasiment privée de mots de liaison entre les propositions juxtaposées, *ohabolana* et *hainteny* entretenaient effectivement des liens très étroits. Comme le rappelle d'ailleurs un texte du manuscrit des *Hainteny d'autrefois...*, dont un commentateur du début du siècle dernier disait qu'il ressemblait à un *ohabolana*, il était notamment indispensable pour être maître du *hainteny* qui permet les accents personnels, d'être d'abord maître du *ohabolana*, jusque dans l'art de mesurer et de peser les mots d'une culture nominaliste. Elle nous a également permis d'établir que ces liens sans rapports avec la confusion des genres, et qui n'étaient plus nettement perceptibles dès le XIX^{ème} siècle, étaient aussi d'ordre historique et n'ont cessé

d'évoluer au cours des temps. Nés dans le cadre des rituels les plus anciens de la culture malgache, où s'établit une hiérarchie entre le *ohabolana*, fruit de l'apprentissage, et le *hainteny*, fruit des dons innés, ils restent encore manifeste dans le statut des paroles tel qu'on peut le percevoir, à l'analyse, dans le fonctionnement de l'institution monarchique dominée par le *kabary*. Et quand se fut tarie, en Imerina, la source productrice des véritables *hainteny* improvisés, les *hainteny* traditionnels, simplement récités, se confondirent normalement avec les *ohabolana* dans le cadre de la culture orale populaire jusqu'à ce qu'on y vît renaître, sous de nouvelles dénominations — celle de *vakisôva* entre autres —, les fruits de la poésie des *hainteny* de toujours... jouant de l'implicite et de la connivence. Mais cela, déjà, relève d'une autre histoire.

